

I'm Still Here
Vérités et mensonges
I'm Still Here — États-Unis 2010, 108 minutes

Sami Gnaba

Number 269, November–December 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63551ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gnaba, S. (2010). Review of [I'm Still Here : vérités et mensonges / *I'm Still Here* — États-Unis 2010, 108 minutes]. *Séquences*, (269), 50–50.

I'm Still Here

Vérités et mensonges

La dernière fois que nous avons vu Joaquin Phoenix au cinéma, c'était dans **Two Lovers** où James Gray le filmait avec une affection rare. Phoenix trouvait dans cette troisième collaboration avec Gray un rôle à la mesure de son talent. Il suffit de revoir le dernier plan du film pour saisir la profondeur de son jeu, plan dans lequel Leonard, encore anéanti par sa séparation avec le personnage de Paltrow, décide dans un élan impulsif assez inattendu de sceller son union avec Vanessa Shaw... Geste aussi désespéré que libre d'un homme parti à la conquête de son destin.

SAMI GNABA

Un peu avant la sortie du film, Joaquin Phoenix annonce sa retraite. Qu'un acteur de sa trempe, au sommet de sa gloire, décide de renoncer au jeu du jour au lendemain, ce n'est pas très surprenant. Mais qu'il se soumette à une parodie de lui-même (gros, antipathique, incompréhensible) en se lançant dans un projet artistique improbable (plonger dans l'arène du hip-hop, accumulant les apparitions risibles), documenté de surcroît par la caméra de l'acteur-réalisateur Casey Affleck, étonne; on n'en attendait pas autant.



Disséquer l'envers du décor

I'm Still Here hérite donc d'un extrémisme et d'une détermination aussi louables que discutables. Tout se passait jusque-là comme si Phoenix voulait rompre avec son statut de vedette, mais surtout les liens qu'il entretient avec son métier. «J'ai tellement plus à offrir», se lamentera-t-il, prétextant qu'il n'a plus à exister à travers les mots ou la mise en scène d'autrui. Avec son look de Jim Morrison moribond et ses errements existentiels, Phoenix semblait surtout traquer son avenir dans une accumulation de gestes plus désespérés que libres. Au bord de la déchéance.

Même si la révélation du canular a atténué sa réception, **I'm Still Here** reste fascinant, tant l'authenticité de sa démarche séduit autant qu'elle fait grincer. D'une facture déroutante qui confond fiction et documentaire, ce «documenteur» nous invite dans l'intimité de son sujet, soit Phoenix lui-même, qui aura hypothéqué deux ans de sa vie pour ce «personnage» (J.P.). C'est à partir de lui que s'organise toute la réflexion sous-jacente au film.

Le film emprunte dès lors une écriture cinématographique qui prend tout son sens en cette ère de spéculation journalistique, de paparazzis et de *reality shows*. Dispositif de mise en scène dont le principal postulat est de disséquer l'envers du décor. Assumant pleinement et frontalement son voyeurisme, cette «fiction documentée» adopte ainsi les tics propres à la télé-réalité — intimité contaminée par la présence de la caméra, chronologie imprécise,

image mal éclairée, bande-son brouillonne — sans jamais se mettre à distance de la «jouissance malsaine» que ses images transposent. Sans nuances ou pudeur dans sa prise du réel, la caméra d'Affleck talonne de très près son acteur. De trop près, diront certains.

En exposant ainsi le spectateur à ce monde en crise (drogues, partouzes, déluge d'obscénités de toutes sortes), les artisans du film ne font — très consciemment — que retourner l'esthétique préconisée par la télé-réalité contre elle. La confronter à sa vacuité. Qu'on s'indigne devant une telle attraction pour le misérable, ou qu'on loue le courage et la détermination du geste, c'est au spectateur de prendre position au final.

Sans concessions donc, **I'm Still Here** pose un regard ô combien désenchanté sur Hollywood, où paranoïa, argent et souci de l'image règnent en rois. Où surtout les identités deviennent incertaines jusqu'à s'effacer derrière une image publique. C'est un peu comme si Phoenix, tête pensante du projet, voulait tourner en dérision le star-system, mais aussi la «peoplisation» qu'il nourrit insatiablement. Sa performance à haut risque au show de Letterman est en ce sens-là aussi significative qu'embarrassante. Le désespoir de l'acteur étant délibérément exhibé pour voir jusqu'où la machine médiatique sévira dans sa superficialité. L'intérêt du film est à trouver dans cette critique qui s'incarne notamment, non sans ironie, durant ces capsules vidéo insérées dans lesquelles chaque animateur spéculé sur le sort de Phoenix, dont les «malheurs» nourrissent leur matière télévisuelle. Soulignons la roublardise du tandem Affleck-Phoenix qui sera allé jusqu'à faire parodier ce dernier par un Ben Stiller complice, à la cérémonie des Oscars.

Mais voilà, n'étant pas doté d'un grand sens comique, Phoenix ne peut visiblement pas assumer la dimension satirique de son projet, qui sombre dans une noirceur un peu néfaste. Du coup, face à une telle surcharge d'excès, de redondances, on comprend mal comment cette dénonciation de la foire hollywoodienne peut attester de sa véracité. En effet, par leur façon d'être constamment sur la corde raide entre vérité et mensonge, entre artifice et réalité, pathétique et causticité, les coscénaristes ne trouvent pas d'équilibre réel et le film finit par manquer de souffle (de sensibilité?), particulièrement dans sa deuxième partie, enlisée dans le pathos. Il reste néanmoins la performance de Phoenix, magnifique comme toujours.

■ États-Unis 2010, 108 minutes — Réal. : Casey Affleck — Scén. : Casey Affleck, Joaquin Phoenix — Images : Magdalena Gorka, Casey Affleck — Mont. : Doddy Dorn, Casey Affleck — Son : Russel White — Int. : Joaquin Phoenix, Sean «P. Diddy» Combs, Antony Langdon, Eddie Rouse — Prod. : Casey Affleck, Joaquin Phoenix, Amanda White — Dist. : Equinoxe.